

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 2

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



Vo sevenidé vo, ein 14, quand lou z'Allemands ant décida d'taupâ lou François ? Tien commerce ! Dé ma vie ie n'aublierâ cein, tui cliau dzoune que fenâvant cé, que guevernâvont lé, qu'âriâvont, que fasâvont la motta, ein Erpelle, ein Pertse, ein Brétâ et qu'ant dû émodâ tot d'on coup sein pi sâva quâ lou reimpliacére u tsale aobin su le praz. Eh ! ouâi, y mouese oncor soveint à cliau dzoune mariâ, à cliau qu'aviant ona beinda d'enfants, on moué dé travaux, rein dé domestique. Brrr ! ien é oncor frâi u râté rein tiet de l'y mouesâ.

Le grand Jules, qu'tai dein le bataillon 9, a, dé bé savâi, étâ d'obedja dé sé couellhi que meint lou z'âtres pisque tui lou sordats émodâvont. E guegnîva la Suzette dé Brezon, que l'y âve promet dé dansi avoué lui à la Mi-tsautein, la demeindze d'apré, et ma fâi é sé rédzoive dé réfrendéna.

Mâ, pas tiation dé fêtâ. On ne sâve pas s'on are la djerra, et, ein atteindeint dé le savâi, faillhâi traci à la frontchira po sé veilli que nion ne passâi tsi no. Naturâilamâi que la Mi-tsautein a étâ reinvouëa et dinse noutron Jules n'a rein zu à régrettâ.

Tot parâi, quand la Suzette, que l'y écrisâi di tein z'ein tein, l'y a zu de que y ave bal u vellâdo è records, mon corps est venu tré tot câfie, tot eifemâ contre cliau djeux d'Allemands que l'y gravâvont d'allâ dansi avoué sa Suzette.

« Sare bin le diablio dé z'einfers qu'y ne pouéase pas avâi on condzi, que sé dit on matin ein einfainte se bottes. S'i y éprouvâve dé dre u capitaine que mon père a sobrâ, cein dzoïère épâi, et y porri alla à l'enterremeint. »

E sé fâi reinvouëa sur télécramme iô y âve : Papa mort, viens, et, son papi à la man, l'évoue ès zuets, la mena asse naïre tiel le petou, é'sein va trovâ son capitaine. On quart d'hâore apré, mon Jules âve on condzi dé tre dzors, et le leindéman né, é dansive que meint on prelouri avoué sa Suzette tota bouen' ése d'avâi rétrovâ son bouen' ami.

U bouen' an, le grand Jules qu'âve passâ dein lou pétâiru à vitesse, la mittraille, se peinsse dinse : « Cein a tant bin dzoïa, l'âtre coup, qu'y ouâi éprouvâ de résinterrâ mon père encor' on yadzo. »

Son nové capitaine, on tot bon corps, li baillé ona senânnâ, li totse la man bin fer et li fâ : « Allez, et avec toute ma sympathie. »

On annâie apré, le Grand Jules étai mé pé lou z'Ordons à sé veillhi lou z'Allemands, mâ l'y aviant tsandja dé capitaine. Adom, é sé dit : « Djamé dâu sein tre. Mâ por que ne sâi pas todzor le même affére, y irâi einterrâ ma mère, ci coup. »

E se couet u bureau, sé préseinte ein fasseint prestriet ita dé pliorâ, et quemince à contâ la dzânie quâve dza dzoïa dou coup. Le capitaine l'acâute sein li copâ lo sebbliet, pouâi quand é ra zu tot de, é l'y répond dinse ein l'aveiseint drâi é zuets : « Atiuta, m' n'ami, que t'esse zu dâu tre pères, cein se pu, et y vouâi bin le crâire, mâ té faudra pas m' veni conta, à mé, que t'esse zu dâu tre mères. » *Djan-Pierre dé le Savolles.*



L'OPINION DE P.-E. MIRACOULEUX

APRES avoir lu et relu les « Réflexions » que Mlle Louise Musy m'a fait l'honneur de me consacrer récemment dans le *Conteur*, je me rendis chez mon ami P.-E. Miracouleux avec l'article en cause et je lui dit ceci :

— Pierre-Etienne, je connais un citoyen qui s'est fiché dans un beau pêtrin : M'étant permis de raconter aux lecteurs du *Conteur* votre conversation avec Don Abbondio après la visite à l'église degli Angeli à Lugano, j'ai le sentiment d'avoir été mis, à cause de cela et peut-être aussi pour autre chose, en bonne et due forme au ban de l'empire des dames, car voilà, dans l'espace d'un an ou deux, la troisième demoiselle qui me chapitre publiquement.

— Mais, mais, mon pauvre garçon, que me dites-vous là, quel malheur incroyable n'avez-vous pas imaginé ? me répondit Miracouleux dont les gros yeux ronds tournaient dans leur orbite comme des toupies. Est-ce peut-être à cause de l'histoire des anges ?

— Je le suppose. Vis-à-vis du brave curé qui se trouvait sur les lieux à Lugano, vous avez protesté un peu vivement, croyant que tous les anges étaient féminins. Don Abbondio, votre interlocuteur, vous détronga gentiment en vous assurant qu'ils n'avaient pas de sexe. En narrant au *Conteur* cet épisode de votre voyage au Tessin, je me suis permis d'ajouter, afin de mettre les choses au point, que vous étiez tranquillisé à l'idée que ni les hommes ni les femmes ne pouvaient prétendre peupler à eux seuls d'êtres divins les champs élyséens.

— Et alors, c'est pour cette « innocenterie » que vous êtes excommunié ? Ah ! mon pauvre Schabzigre, les demoiselles, voyez-vous, ce n'est pas simple du tout, c'est délicat et ça pique comme des guêpes, quand on les touche brusquement. Quel dommage que vous ne soyez pas originaire de la Provence, de ce pays du soleil, où l'on ne connaît que les galéjades. Mais, j'y songe, nous vivons dans un siècle nouveau, le « siècle salade » où, en une sauce écoeurante, l'on mélange tout, depuis les jupons et les pantalons, les pyjamas et les chemises de nuit jusqu'aux marmites et bols à cosmétique. Les femmes les plus accortes y deviennent des hommes burlesques et les hommes les plus virils s'y métamorphosent en femmelettes théâtrales. Autrefois, dans le bon vieux temps, on ne poussait pas tant à l'uniformité, au niveling général ; mais, on veillait jalousement à ce que chacun jouât bien le rôle pour lequel il était né. L'on se permettait aussi de rire parfois de l'ineffable gent humaine, y compris soi-même, sans offusquer trop de personnes, Molière, l'immortel, et tant d'autres qui lui ressemblaient, ne cessaiant de se gausser de tous les travers humains. Ils passaient indistinc-

tement hommes et femmes au rouge, au jaune et au bleu, tant et si bien que l'on se croyait en pleine mascarade. Cependant, chacun se reconnaissait exactement et riait plus ou moins de bon cœur d'être si parfaitement contrefait. Vous souvenez-vous de « Tartufe », des « Précieuses ridicules », du « Malade imaginaire » et de ces autres comédies qui nous peignent tels que nous étions, tels que nous sommes et tels que nous serons, nous et les nôtres ? Seul, l'excellent La Fontaine craignait la susceptibilité humaine, toujours si chatouilleuse. Par prudence, il donna des figures d'animaux aux hommes et aux femmes qu'il mit en scène dans ses fables. Ainsi, il fit exprimer au genre humain par des lions, des tigres, des singes, des renards, des chats, des souris, des grenouilles, etc. des vérités qui ne seront jamais démenties. Et vous, mon pauvre Schabzigre, vous n'êtes, il est vrai, qu'un plumitif de bien piètre acabit, mais, il faut le reconnaître, vous tentez loyalement, dans la mesure de vos faibles forces de tenir la balance égale entre les sexes ; et vos victimes, que vous ne déshabillez que fort légèrement, se trouvent aussi bien parmi les hommes que parmi les femmes. Je crois même qu'il y en a davantage parmi ceux-là que parmi celles-ci. Que l'on vous bouscule et que l'on vous morde un peu en retour, c'est tout à fait normal, car tout le monde n'est pas aussi bonasse que votre ami Miracouleux. Lui, quand vous vous moquez de ses petits travers, il s'en va devant la glace et en redressant fièrement le bout de ses grosses moustaches noires, en fronçant des cils abondants, en ouvrant carrément ses beaux yeux brillants comme du jas, en bombant sa chère petite bedaine, il se dit simplement : Laisse ce Schabzigre rire à sa façon, puisque c'est là tout son plaisir ; quant à moi, il n'y en a toujours point qui t'égalte, toi, le magnifique Pierre-Etienne Miracouleux, le futur ministre de la République et le dernier champion de la Liberté !

— Bravo, Miracouleux, voilà qui est bien parlé. Vous autorisez, sans doute, toutes les demoiselles à raisonner comme vous ? m'écriai-je heureux de cet épilogue qui met, espérons-le, un point final à un chapitre malencontreux.

Là-dessus, Miracouleux hochâ la tête, ce qui signifie qu'il se donne en exemple à tous ceux que cela peut intéresser.

Aimé Schabzigre.

AUX SONS DES CLOCHEES

BINFANTS qui m'écoutez et qui depuis si longtemps ne croyez plus aux contes, parce que l'on vous a dit que vous étiez « trop grands pour ça » ; et vous, lecteur sage et mûri, qui voudriez bien y croire à nouveau parce que la vie n'est pas toujours drôle et que l'on a besoin, parfois, d'oublier son âge, je vous veux conter ce soir, tandis que les cloches sonnent et que le temps s'égrenne, une histoire sans apprêt.

Il était une fois — oui, c'est un conte, mais ne souriez pas encore, vous verrez, — un pauvre vieux bougre que la vie avait bien maltraité, et qui (peut-être parce qu'il était Vaudois) s'était bien laissé faire.

Je le vois encore, avec ses longs cheveux, sa barbe poivre et sel, et son sordide chapeau à bords plats, — poivre et sel également, hélas !

Il avait une redingote couleur de rouille, et un pantalon dont aucun vocable ne saurait peindre